

## L'inceste: entre l'impossible et l'interdit

Norberto Ferreyra

Interdit et impossible sont deux façons de cerner l'inceste entendu comme: «Tu ne récupèreras pas ton produit».

Message et/ ou loi adressé à la mère et à son produit en tant que tel: un fils ou une fille.

Cela signifie, par exemple, que quelque chose est incestueux parce que, alors qu'il devrait y avoir une séparation, l'union est maintenue. Ou parfois c'est l'inverse: l'impossibilité, l'interdiction de s'unir.

L'inceste est l'un des modes de *princeps* de la jouissance que nous supportons et soutenons en tant qu'êtres parlants.

Je prendrai cette question fondamentale de notre civilisation et de son rapport au surmoi et au sens qui se distribue et se diffuse à partir de là pour chacun en tant qu'individu et sujet d'une langue parlée comme la langue qui fait le corps avec lequel nous parlons.

Le surmoi ordonne, impose un ordre et ordonne aussi la jouissance<sup>1</sup>.

Par rapport à cette jouissance qui ordonne son champ le plus fertile : la sexualité.

Les vicissitudes de celle-ci sont prises dans cet ordre et impliquent souvent une violence et une jouissance à l'égard de l'autre qui sont difficiles à accepter, mais qui existent.

L'existence de la puissance de cette jouissance trouve sa source dans l'inexistence de la proportion sexuelle; c'est son rejet en tant que castration qui soutient cette jouissance.

L'élimination de l'autre trouve sa source même dans cette ségrégation fondée sur le refus de la castration.

C'est-à-dire que le surmoi « nous ordonne » de dominer les deux façons de présenter le réel de notre espèce: le sexe et la mort.

---

<sup>1</sup>Dans le texte original le mot «ordonner» fait référence a deux sens: « *El superyó ordena, pone un orden y también ordena un goce* ».

Une question surmoïque qui régit la vie de beaucoup d'entre nous est que le surmoi marque la possibilité de toujours trouver un sens. De plus, il détermine les sens de nos vies, c'est-à-dire que ce qui est fondamental, c'est de trouver un sens, un sens à ce que l'on veut.

Le fait de trouver un sens à ce que l'on veut est assez difficile ; il ne s'agit pas de lui donner un sens mais de trouver ce sens. Pour le sens, nous avons déjà le surmoi.

La mise en forme des signifiants pour pouvoir s'attendre à ce que quelque chose ait un sens est une question de surmoi.

Je veux dire que fondamentalement, le surmoi donne la possibilité d'avoir un sens. Le fait de ne pas interpréter le sens est lié à cela.

Qu'est-ce que le sens?

Par exemple,  $S_1$  et  $S_2$  ont-ils une relation quelconque? Non.

Nous savons que le sujet surgit par rapport à cela et qu'il lui donne un sens, cela même n'a pas de sens; rien ne dit que  $S_1$  et  $S_2$  existent l'un par rapport à l'autre, sinon la représentation, etc. serait toujours pleinement réalisée et il n'y aurait pas de possibilité de symptôme.

Le symptôme apparaît, par exemple, pour donner un sens.

Il me semble important de garder à l'esprit que le «faire sens» est très nécessaire, et qu'il s'agit évidemment aussi d'une fonction nécessaire par rapport au surmoi.

Lorsque dans une analyse il est dit: «Ne pas interpréter le sens», cela signifie qu'il est là pour substituer quelque chose qui n'a pas de sens.

Je ne veux pas dire par là que le sens est créé par le sujet, mais que le sujet est l'effet du non-sens.

Il s'agit donc, du non-sens de la loi, parce que la loi ordonne aussi un sens.

Par exemple, «Tu ne récupèreras pas ton produit» ou «Tu ne coucheras pas avec ta mère» ont un rapport avec le sens.

Ceci est un problème pour toute personne qui parle ou pour toute personne vivante.

Il n'est pas nécessaire de connaître le sens, mais d'être capable de faire avec ce sens.

On parle toujours les pieds sur terre, bien qu'il s'agisse d'une métaphore. La religion, qui amène parfois les pieds au ciel, est le sens ultime et donne un sens à la vie.

En espagnol, le mot «sens<sup>2</sup>» est également lié au corps, il n'est pas en dehors des sens que le corps transporte.

Si certains sens ne passent pas par les lèvres lorsque les mots sont articulés, alors le non-sens n'a pas de sens.

Il me semble important que ce qui donne du sens au non-sens, c'est qu'il y a cette dimension qui le détermine, qui concerne le non-sens de la loi, et qui est que cela passe par les mots.

C'est le cas de Schreber en ce qui concerne les mots brisés ou les phrases inachevées.

Il est essentiel d'interrompre cela; lorsque quelqu'un interrompt une phrase qui devrait suivre selon la loi de la langue et qui n'arrive pas à terminer cette phrase. Cela, c'est la vie elle-même.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Qu'il y a quelque chose qui ne peut pas être réalisé, et que cette non-réalisation ne crée pas la possibilité d'avoir un sens pour trouver dans ce sens le caractère insensé de donner un sens.

Je veux dire tout cela dans l'analyse et dans la parole.

Parfois, dans une analyse, on fait des associations qui n'ont aucun sens, cependant ce «aucun sens» est ce qui donne la possibilité qu'il y ait un sens.

Ce n'est pas contradictoire, ici la contradiction n'a rien à voir, la contradiction est au niveau du «moi».

En ce qui concerne le surmoi, parfois par exemple dans l'introspection, quand on dialogue avec soi-même, le «avec soi-même» c'est le double de soi-même, c'est un dialogue avec la dimension du surmoi qui à la fois nous anime et nous détermine.

---

<sup>2</sup> «*sentido*»

Il y a une transmission de la loi qui n'est transmise que dans la mesure où elle est mal comprise.

En ce qui concerne «ce qui apparaît comme irréel», par exemple n'importe quelle fantaisie, c'est le réel de ce qui nous tourmente. C'est-à-dire que ce qui apparaît comme irréel parce qu'il établit une relation là où il n'y a pas de relation, c'est le réel par rapport au fait qu'il n'y a pas de relation qui nous tourmente.

Dans ses premières années, Freud travaille sur le signifiant et la lettre, pour dissoudre tous ces faux liens entre le signifiant et les questions symptomatiques.

Il y a donc, un certain irréel du symptôme qui prend sa place parce qu'il est fondé sur le réel. Le réel, c'est qu'il n'y a pas de relation.

Or, en ce qui concerne la cause, le pourquoi, c'est une façon de donner du sens. Quand je disais tout à l'heure que la science de la connaissance trouve un pourquoi, c'est le «ce que tu es», ce n'est pas le «ce que tu veux».

Un scientifique ne fera jamais une équation possible de ce que l'autre veut, il n'y a pas, il ne peut pas, ça ne correspond pas.

Est-ce la même chose de dire «le champ de la connaissance» et «le champ du désir» ?

Il me semble que la différence entre savoir et connaissance est que la connaissance peut parfois avoir une caractéristique surmoïque parce qu'elle est le refuge de ce qui n'a pas de sens.

Il ne s'agit pas ici d'un isolement, bien au contraire: c'est dans la mesure où nous sommes plus proches de ce réel que nous pouvons avoir une relation avec l'autre dans une dimension de l'impossible, c'est-à-dire que nous pouvons exercer ce que nous voulons.

Par rapport à ce «vouloir», il doit toujours y avoir un autre, le semblable.

Et la question morale, quelle est-elle?

Lacan dit qu'il y a une limite au savoir.

Il me semble important que, dans le discours de la psychanalyse, cette position consiste à dire que quelqu'un peut se sentir mieux dans la mesure où il peut comprendre qu'il y a un sens, qu'il doit y avoir un sens, et qu'en même temps ce sens n'existe pas.

Je me réfère par là qu'il n'existe pas lorsqu'il est plus conscient de l'inexistence<sup>3</sup> du sens.

L'insensé serait ce qui n'a pas de sens.

Par exemple, on dit des fous qu'ils ont un comportement insensé. Ce n'est pas qu'ils sont insensés, car nous savons qu'un délire a un sens; nous disons que le délire a toujours une vérité, car la vérité est associée à quelque chose qui a un sens pour quelqu'un, ou que quelqu'un peut donner un sens à «qu'est-ce que tu veux».

La question fondamentale est de donner un sens à «ce que tu veux» car «ce que tu veux» a une réponse.

Il y a les dits des autres, ce que les autres disent, nous sommes aussi faits de ces dits. Ces dits ont ce côté surmoi associé à «ce que tu veux».

En matière de désir, il y a la dimension de l'incompréhensible. Il ne s'agit pas de ce qui ne peut pas être su ou connu, mais sinon de la base pour que quelque chose existe, quelque chose est incompris quand il n'est accessible que par rapport à un autre.

En ce qui concerne la phrase «dans une analyse, la pulsion est élaborée par le rapport qui existe de l'un à l'autre, le rapport de la pulsion du locuteur et du corps de l'analyste», cette élaboration de la pulsion est la possibilité d'élaborer cette jouissance qui peut ne pas avoir de sens, ou avoir un sens complet.

Par exemple, la compulsion a toute une signification, et elle est pleine de sens. En ce qui concerne la contrainte, «cette non-pause», «cette non-scansion» dans le temps de parole, est le support de la contrainte et l'empêche de s'atténuer.

J'insiste, cela me semble important: on a la grande chance de passer notre temps à atténuer. Chacun de nos actes peut être ou non atténué, c'est-à-dire situé entre l'objet et le signifiant.

Chez Freud, nous constatons que la censure est antérieure à la formation du surmoi.

Ensuite, le surmoi, dans son action colorée que les signifiants ont à travers la dimension du surmoi, impose la censure, mais la censure est antérieure.

---

<sup>3</sup> « *la no ex-sistencia* »

Quand on dit «c'est dû au complexe d'Œdipe», avant qu'il y ait quelque chose, il y a une construction du surmoi, mais la censure est antérieure au surmoi.

Alors, l'effet structurel du surmoi est structurel parce qu'il est en relation avec cette partie insensée et incomprise de la loi, il n'est pas en relation avec ce qui est clair dans la loi, mais il est en relation avec ce qui est incompris dans la loi.

Par exemple, cette incompréhension du droit peut être pathologique ou non, elle dépend d'une forclusion ou non. Elle peut être forclusive, ce qui empêche quelqu'un de comprendre la loi.

Dans la loi qui est transmise, il y a une « cible » où, dans l'exemple du musulman, sa main peut être coupée. Bien que cela peut s'expliquer par le complexe d'Œdipe, cela peut aussi s'expliquer par le fait que la loi conduit toujours à cela.

À quoi sert la loi?

Dans l'idéologie, il y a un point où il est logique que la loi existe; mais, quand le désir est la loi, c'est autre chose.

Si l'on part du principe que la loi est un désir, beaucoup de choses sont dites ici ; l'une d'entre elles est : n'y a-t-il pas un désir qui est un surmoi?

Toutes les questions concernent le signifiant et c'est pour cela que le signifiant a une dimension impérative, de sorte qu'un désir est surmoi.

C'est relatif.

Le désir ira jusqu'à briser la loi, le désir brisera la loi au point que quelqu'un doit se soutenir dans son désir, non pas de briser la loi, mais d'avoir une relation avec la loi où cette loi ne l'empêche pas de se couper la main ou de se taire, afin qu'il puisse aimer, travailler.

Il n'est pas nécessaire qu'il y ait un obstacle sous la forme d'une inhibition, d'un symptôme ou d'une angoisse.

La loi doit être assimilée sans ces empêchements, nous savons qu'il y a toujours ces empêchements, c'est inévitable puisqu'il y a une partie de la loi qui est incomprise ; cependant, cette partie de la loi qui est incomprise est la partie que la psychanalyse ne doit

pas encourager mais « mettre » dans l'acte analytique afin de diluer la jouissance qui existe dans la volonté de tout comprendre ou de donner un sens à tout.